

Schleifer, Abdullah, *The Fall of Jerusalem*, Monthly Review Press, New York, 1972, 247 p.

T. A. Lary

Volume 4, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700340ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700340ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lary, T. A. (1973). Compte rendu de [Schleifer, Abdullah, *The Fall of Jerusalem*, Monthly Review Press, New York, 1972, 247 p.] *Études internationales*, 4(3), 379-380. <https://doi.org/10.7202/700340ar>

tifs altruistes comme déterminants des politiques extérieures. Il n'est pas surprenant de constater que les Canadiens ont failli à comprendre que la politique extérieure sert à promouvoir les intérêts nationaux. Désillusionné par l'absence manifeste de succès dans le domaine de la politique étrangère, le grand public a eu tendance à évaluer de façon défavorable les gestes du gouvernement au cours de la seconde moitié de la période Pearson-Martin. Trudeau a aussitôt apporté les correctifs nécessaires en rappelant au Canadien de partout que le monde a évolué au cours de la dernière décennie et que le Canada n'a pas une stature internationale aussi imposante que certains veulent bien le croire...

s'est efforcé dans un si bref essai de toucher pratiquement à tous les aspects de la politique extérieure courante du Canada. Toutefois, soulignons qu'il omet de nous dire un certain nombre de choses qu'il sait manifestement, au titre de semi-confident dans le domaine de ses fonctions passées. Il décrit les « nouveaux sentiers » de la politique extérieure mais il évite de discuter du rôle du Bureau du Conseil privé ou de celui des conseillers de l'entourage de Trudeau – une initiative qui a soulevé les critiques voulant que ce Bureau soit devenu une sorte de Maison Blanche à Ottawa. Il mentionne la vulnérabilité du Canada devant les mesures économiques et fiscales de Washington mais ne livre que peu à la discussion sur un sujet aussi vital pour l'identité et l'indépendance canadiennes. Néanmoins, ce livre constitue un apport de bonne venue à ce qui s'écrit de plus en plus sur le sujet.

L. P. SINGH

Science politique,
Sir George Williams University.

Y SCHLEIFER, Abdullah, *The Fall of Jerusalem*, Monthly Review Press, New York, 1972, 247p.

Le fait que l'auteur soit américain d'origine juive et qu'il soit néanmoins devenu musulman par la suite explique beaucoup la nature de ce livre. Sans doute par ses origines, il a montré une haine farouche envers les peuples juif et

israélien. Mais en même temps, sa sympathie pour le peuple palestinien est influencée par l'esprit juif, un esprit qui s'exprime souvent par la solidarité avec d'autres peuples exploités ou persécutés. Par exemple, il fait des reportages sur la révolution cubaine, le nationalisme révolutionnaire québécois et le nationalisme des Noirs aux États-Unis. Il est maintenant correspondant de la revue *Jeune Afrique* pour le Moyen-Orient.

Le livre présent est consacré à la ville de Jérusalem. Si l'on met à part le premier chapitre qui place cette ville dans le contexte de la civilisation islamique, le lecteur doit toutefois attendre 137 pages pour en saisir le thème, et dans ces 137 pages, l'auteur offre un résumé rempli de préjugés au sujet des relations entre Juifs et Arabes, de 1917 à nos jours.

Dans le premier chapitre, il fait les déclarations absurdes suivantes: les chrétiens du Moyen Âge, qui ont massacré quelque 70 000 Juifs et Musulmans, ont un meilleur titre historique à Jérusalem que les Juifs; les anciens Juifs étaient en réalité des Arabes; le comportement des Israéliens à Jérusalem était pire que celui des Nazis à Paris; les sionistes sont plus racistes que les Afrikaaners et les Juifs ont corrompu la section arabe de la ville. Dans cette chronique extraordinaire, il n'a pas mentionné la destruction du vieux quartier juif par les Jordaniens depuis la guerre de 1948.

Le résumé inexact de l'histoire du sionisme ne doit pas nous influencer sauf sur un point capital qui est d'une très grande importance dans la dernière partie du livre. Pendant la guerre de 1956, les résidents de Port-Saïd ont offert plus de résistance à l'armée britannique que les soldats égyptiens. Pour protéger leur propriété, ils ont utilisé les méthodes de guérilla urbaine. L'auteur applique cet exemple à la bataille de Jérusalem en 1967 et il le propose comme modèle pour les guerres de l'avenir. À ce thème il joint celui du développement de la conscience nationale parmi les Palestiniens, les victimes de l'affrontement israélo-arabe.

Avant le commencement des hostilités, les Palestiniens de Jérusalem n'ont pas manqué de confiance et les autorités locales ne voulaient pas donner d'armes aux citoyens. Quand les Égyptiens ont exigé la participation jordanienne dans la guerre, il était évident que

l'ancienne ville deviendrait terrain de combat. Malgré que les Israéliens aient des forces et des armes supérieures, les Jordaniens ont commencé les hostilités; mais l'armée arabe a manqué de discipline et d'organisation. La seule fois qu'ils se sont distingués fut lorsqu'ils s'engagèrent dans un combat maison par maison aux côtés des citoyens armés. Néanmoins, c'est à Jérusalem que les Israéliens ont eu la plus grande partie de leurs morts et de leurs blessés.

L'armée jordanienne a été compromise à cause de son traitement des Palestiniens sur la rive ouest du Jourdain et par leur refus de donner des armes aux Jordaniens. L'auteur soutient que si les autorités jordaniennes avaient reconnu le peuple palestinien et lui avaient fourni des armes, la guerre aurait eu un tout autre résultat.

Malgré ses efforts pour vilipander l'occupation israélienne, l'auteur est forcé d'admettre que les conquérants ont pratiqué une politique relativement humaine (p. 202). De plus, il révèle qu'ils ont proposé une paix qui envisagerait un État palestinien sur la rive ouest de Jordanie. Mais le refus des Arabes a été l'occasion pour recommencer des actions terroristes, lancées depuis par presque vingt groupes comme le Al-Fatah.

Pour terminer ce livre, l'auteur indique que sa plus grande crainte serait le rétablissement de la paix entre Israël et les régimes arabes, parce que, à son avis, l'État juif tenterait alors de contrôler le Moyen-Orient sur le plan économique, étant donné leur besoin des marchés et des ressources naturelles. On peut se demander ce qui devient des milliards de profits pétroliers dont disposent quelques régimes arabes!

En conclusion, l'auteur a tenté de présenter le cas palestinien en s'attardant sur la bataille de Jérusalem. Mais il a nuit à son but en résumant l'histoire de l'affrontement sioniste-arabe. Comme chronique de guerre, le livre n'offre qu'une carte non détaillée. L'auteur a tendance à tirer des conclusions extrémistes sans fournir l'évidence qui commande le respect et la persuasion. À notre avis, l'unique valeur de son livre est d'exposer au lecteur occidental les points de vue palestiniens. Néanmoins, il nous apparaît qu'un Palestinien peut offrir un témoi-

gnage plus probant que celui qui est inspiré par l'hostilité envers ses origines.

T. A. LARY

Science politique,
St. Mary's University, Halifax.

RACINE, Nicole et BODIN, Louis, *Le parti communiste français pendant l'entre-deux-guerres*, Armand Colin, Paris, 1972.

Dans son essai bibliographique, « État des travaux sur le communisme en France », paru dans l'étude intitulée *Le communisme en France* et publiée par la Fondation nationale des sciences politiques (Paris, 1969), Nicole Racine a écrit que nous sommes dépourvus d'une histoire bien documentée du parti communiste français dans cette période de l'entre-deux-guerres. L'ouvrage de base de Gérard Walter, *Histoire du parti communiste français*, était publié en 1948 et ainsi n'a pas pu incorporer les plus récentes études sur la naissance du parti et sur la formation du Front populaire. Les années soixante virent la publication de trois études de nature générale: celle de Jacques Fauvet, publiée en deux volumes à Paris, en 1964-65, puis le « manuel » officiel du parti, paru en 1964, sous la direction conjointe de François Billoux et de Jacques Duclos, enfin celle d'« un groupe de communistes oppositionnels » (UNIR), en trois volumes (Paris, 1969-1964).

Aucune d'entre elles n'a entièrement satisfait les historiens: on a critiqué Fauvet parce que son histoire populaire ne réussit pas à situer le parti communiste français dans le contexte et les structures du communiste international. La version officielle, d'optique étroite et polémique, a désappointé encore par ses nombreuses erreurs de faits, particulièrement dans le premier tome. C'est l'excellent travail de Daniel Brower, *The New Jacobins*, publié à Ithaca, New York en 1968, qui confirme le parti dans l'ère du Front populaire.

Les deux auteurs du volume ont travaillé de concert afin de combler ce besoin en citant des extraits de documents communistes clés de la période de 1920-1938. Ces extraits révèlent un